

PIERRE FRANCIS SCHNEEBERGER

**EMMANUELLE
OU LE DOUTE**

roman

nrf

GALLIMARD

**EMMANUELLE
OU LE DOUTE**

PIERRE FRANCIS SCHNEEBERGER

EMMANUELLE
OU LE DOUTE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
6^e édition

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

© 1958, *Librairie Gallimard.*

PREMIERE PARTIE



Nicolas Fortunio n'avait pas choisi de vivre dans une petite ville au bord d'un lac; il y était né. Son père, un Italien ardent, s'était laissé enlever par une touriste richissime quand Nicolas apprenait encore à compter à l'école. On ne l'avait plus revu. Sa mère, qui était russe et avait l'âme sensible, en était morte de chagrin.

Abandonné à de très vieilles cousines, autant dire à sa propre inspiration, Nicolas fit de longues études inutiles et dispendieuses, qui l'entraînèrent dans l'oisiveté et lui donnèrent le goût des arts. Toutefois, comme il n'avait aucun don pour la peinture ou pour la musique, il érigea en art la promenade et fit, pendant quelque temps, du « Piéton de Paris » son livre de chevet. Nul mieux que lui ne connais-

sait N. et ses environs : chaque carrefour était un théâtre, chaque rue le conduisait à l'aventure. Il aimait tout particulièrement s'arrêter aux terrasses des cafés, l'été; au fond d'un bar quand le vent devenait trop froid et que le lac tournait au vert. De sa table, il guettait les passants, épiait leurs gestes, leurs propos, scrutait leurs visages, et avant d'avoir vidé sa tasse avait imaginé l'histoire de leur vie.

C'est ainsi qu'il rencontra pour la première fois Rémy Carol, en mangeant un croissant chez Arnoldi. L'hiver n'avait pas encore fini de poser sur les vitres ses grandes feuilles de givre.



« Chez Arnoldi » était tenu par un Napolitain au teint basané qui agitait une belle mèche noire sur son front lustré lorsqu'il était en colère; on y buvait le meilleur café de N. La salle étroite et très allongée formait une sorte de boyau obscur, pas tout à fait propre, et qu'emplissait du matin au soir le fracas des rengaines à la

mode, hurlées par une machine à sous bardée de nickel. On y pouvait aussi manger à bon compte du rôti froid avec des pickles, et une multitude de petits gâteaux dont la crème tremblait chaque fois que la porte se refermait.

Nicolas aimait y lire les journaux de Paris ou ces brochures ornées de skieurs et de téléfériques qui vantent les sports d'hiver. En froissant la page financière, ou en dépliant la liste des hôtels de Saint-Moritz, il voyait les gens qui s'accoudaient au bar et ceux qui essayaient de s'asseoir devant des tables trop petites pour qu'on pût croiser ses jambes.

Rémy fut de ceux qui s'appuyaient contre les assiettes de croissants et les piles de gâteaux à la crème. Il était nu-tête, portait un manteau souple en poil de chameau, et demeurait immobile au milieu de la cohue. Avec son visage mince, un peu sec de profil, ses yeux clairs, sa bouche triste et déçue, il appartenait à ce genre de garçons que les femmes trouvent tout de suite séduisants, et les hommes, très snobs.

Nicolas pensa qu'il devait être fils de

pasteur ou bien acteur ; il s'encombrai-
t probablement d'une maîtresse blonde et froide
qu'il n'aimait pas. Un remous fit disparaître
le jeune homme dans la foule des clients,
et une jolie femme aux boucles de platine
prit sa place devant le bar. Nicolas crut
voir sa rêverie se matérialiser, mais la
femme avait une voix vulgaire pour com-
mander un jus d'orange : elle ne pouvait
être l'amie d'un garçon qui portait un man-
teau de si bonne coupe. Ayant allumé une
cigarette, Nicolas voila d'un écran de fu-
mée les visages qui l'entouraient, puis il se
replongea dans la lecture de la page litté-
raire.

Les rythmes de conga dominaient le tin-
tement des verres et des conversations fu-
tiles sans que personne en parût incom-
modé. Au fond du bar, des lampes
multicolores s'éclairaient, s'éteignaient à
intervalles réguliers. Par un escalier de
fer, on accédait à ce que le barman appe-
lait avec beaucoup de respect « le bu-
reau » ; à l'exception, sans doute, de quel-
ques rares initiés, nul n'y pénétrait jamais.
On en voyait descendre parfois une grosse
mégère qui, le cheveu rare et gras, le

poing sur les hanches, haranguait grossièrement les employés du bar; puis elle remontait, avec une odeur aigre, dans sa tour, ou bien traversait le long boyau en tanguant, et s'échappait dans la rue en vociférant quelques injures à l'adresse d'un client solitaire.

« Chez Arnoldi » était fréquenté par quelques pâles avocats qui venaient commenter leurs derniers succès au Palais, des trafiquants d'automobiles qui amenaient là leurs victimes afin de les voler plus à leur aise, toute une jeunesse débraillée et avachie enfin, que son ennui poussait de bar en café à la recherche d'on ne sait quelle aventure au fond d'un verre. En somme, sans être mal famé, l'établissement était assez peu recommandable. La bonne société de N. l'ignorait.

Nicolas connaissait à peu près tout le monde; il venait là depuis cinq ans, mais il n'avait jamais vu le jeune homme au manteau beige. Il s'efforça de le retrouver dans le groupe compact qui s'accrochait au comptoir, puis il l'aperçut tout d'un coup au fond du boyau. L'inconnu s'apprêtait à sortir, un gros rouleau de papier sous

le bras. Lorsqu'il ouvrit la porte, le rouleau glissa, tomba sans bruit. Un client attablé cria : « Monsieur, Monsieur. » Mais le manteau en poil de chameau avait déjà disparu dans la rue.

Nicolas se leva, sans trop comprendre pourquoi ; soudain, il s'intéressait à ce rouleau de papier. Le client l'avait déjà remis au barman. Nicolas s'approcha de lui et lut par-dessus son épaule : « Rémy Carol, Place des Trois-Cailles, 6. »

— Vous le connaissez ? demanda-t-il au garçon qui faisait rouler le paquet sur sa veste douteuse.

— Non, mais il y a son adresse ici.

— Donnez-moi ces papiers, dit Nicolas. Je pourrai les lui rendre demain. » Il pensa qu'il serait heureux de savoir si Rémy Carol avait vraiment une maîtresse blonde, et si elle était de glace.



Ce soir-là, Nicolas Fortunio rentra chez lui plus tôt que d'habitude. Il louait une chambre chez les Martin, qui tenaient aussi un commerce de vins fins et liqueurs.

Alphonse-Eugène Martin avait pu faire quelques économies pendant la guerre, et sa femme, dont la beauté massive n'était pas demeurée sans charmes à quarante-huit ans, avait troqué les vieux fauteuils de peluche rouge contre un beau salon Louis XV tout neuf. C'étaient des gens de peu d'esprit, mais fort serviables. A chaque fête, Nicolas trouvait sur sa table une bouteille de bourgogne, de bordeaux ou un échantillon du whisky de marque qu'il affectionnait particulièrement. En quelques années, il avait pu parfaire sa connaissance des grands crus.

Comme il ouvrait la porte de l'appartement, Nicolas aperçut l'imposante Mme Martin qui lui faisait signe, dans la pénombre, pour l'inviter à venir grignoter quelques biscuits devant un verre de vermouth. C'était toujours ainsi, lorsqu'il arrivait avant l'heure du dîner. Mais cette fois Nicolas n'eut pas la patience d'entendre Mme Martin vanter ses apéritifs et égrener ses souvenirs de « meilleure-commerçante-de-la-place » ; il s'excusa poliment, prétextant un article urgent à écrire, et s'enferma dans sa chambre.

La chambre de Nicolas était haute et claire; elle s'ouvrait sur un parc public peuplé d'arbres immenses et que dominait un petit palais de marbre flanqué de terrasses à la Piranese. Les écureuils couraient souvent dans les allées, ou bien sautaient dans les branches, poursuivis par les éclats de voix des enfants qui jouaient sous la garde de leurs nourrices. Nicolas pouvait les voir de sa fenêtre et passait des heures à les observer. Il regardait aussi parfois, immobile, le soleil qui décline à travers les feuillages, s'attache aux derniers murs des terrasses, aux derniers bancs du jardin avant de disparaître tout à fait derrière la coupole du théâtre, qu'il fait briller pendant quelques minutes comme une gemme énorme. L'hiver, il comptait les silhouettes des passants qui se détachent sur la neige et s'enfoncent, un peu courbées par le vent, dans la nuit. L'été, il guettait les couples d'amoureux, silencieux et frémissants dans les fins d'après-midi, ivres de caresses et de soleil. Avait-il jamais fait le compte des heures perdues à sa fenêtre ?



A l'abri des regards et des propos su-crés, Nicolas déroula rapidement les pa-piers qu'il avait ramassés chez Arnoldi. C'étaient des plans et des maquettes. La curiosité de Nicolas se transforma en une sorte de joie acide : les projets des autres l'avaient toujours intéressé prodigieuse-ment. Il chercha une place pour y étaler sa liasse de documents. Partout, un dés-ordre entretenu soigneusement mêlait les livres aux étoffes, les bibelots aux fruits séchés, les gravures décadrées aux cra-vates froissées.

Nicolas s'approcha de la grande table qui lui servait de bureau, entassa aux quatre coins des dossiers, des revues, des paquets de tabac à moitié vides, renversa un éléphant d'ivoire, et put enfin déployer les secrets qu'il convoitait. La nuit était tombée; il alluma une lampe. Ainsi isolé dans l'obscurité, sa tête couronnée de mè-ches noires et prise dans un faible halo de lumière, il faisait penser à un pirate cherchant l'emplacement d'un trésor sur

une carte mystérieuse. Il songea aux romans de Stevenson et essaya de se voir dans un des nombreux miroirs accrochés aux murs de sa chambre; comme il n'y parvenait pas, il grimaça un sourire à quelques spectateurs invisibles puis se replongea dans l'étude de ses plans.

Les dessins précis et chiffrés permettaient à l'imagination de Nicolas d'élever au fond d'un jardin de belles proportions une grande villa que le silence de l'hiver rendait un peu inquiétante. On y accédait par une avenue bordée d'arbres exotiques et de massifs de fleurs. Quelques marches menaient à une première terrasse qu'on pouvait orner d'orangers, et qui devait se prêter admirablement aux fêtes de nuit. Puis on franchissait un perron, et on entrait par une porte monumentale. D'un premier vestibule partait un escalier qui conduisait aux chambres à coucher et aux chambres d'amis; sur une seconde salle, beaucoup plus vaste, et que décorait une mosaïque circulaire, s'ouvraient les salons, la salle à manger et la bibliothèque. Suivaient les esquisses, peintes à la gouache, de la mosaïque, de trois tapisseries,

PIERRE FRANCIS SCHNEEBERGER

EMMANUELLE OU LE DOUTE

Nicolas a fait par hasard la connaissance d'un peintre, Rémy. Il croit retrouver dans ce garçon sauvage les rêves de son adolescence et lui voue une amitié un peu encombrante.

Rémy est sur le point d'épouser Emmanuelle, qui est pour lui une source nouvelle d'inspiration. Nicolas découvre qu'elle ressemble trait pour trait à une maîtresse qu'il a eue à Paris. Troublé, il poursuit Emmanuelle à Venise pour la contraindre à se démasquer, mais la jeune femme meurt dans des circonstances mystérieuses, sans que Rémy ait pu la rejoindre.

Devant le visage à jamais ambigu d'Emmanuelle, deux amis s'affrontent : Rémy, rendu à la solitude par son amour détruit ; Nicolas, qui voit s'effriter son amitié et finir une jeunesse insouciant.

C'est que nos gestes, nos regards, nos propos sont incertains. On peut les interpréter de diverses manières : les jugements derniers ne nous appartiennent pas. Le reconnaître et l'accepter, c'est être passé à l'âge adulte.



Après avoir fait des études de droit, tenu commerce de livres anciens, travaillé dans une institution internationale, collaboré à une maison d'édition, P. F. Schneeberger est aujourd'hui conservateur d'un musée d'art. Il a publié des recueils de poèmes et s'est fait connaître comme critique d'art d'un grand quotidien genevois. *Emmanuelle* est son premier roman.